

Randonnée du 8 février 2026

Méry-sur-Oise-Mériel-L'Isle-Adam-Mériel

Nous étions neuf (Jocelyne, Jean-Louis, Paul, Christophe, Marie-Laure, Agnès, Nathalie, Mohammed et Thierry) guidés par Jocelyne.

Méry-sur-Oise

Ville du bois appartenant à l'Abbaye de Saint-Denis, Méry devient, au XII^e siècle, une terre seigneuriale. Intimement lié au devenir de son château, le domaine de Méry passe entre les mains de multiples familles, avant de devenir, au fil du temps, la commune que nous connaissons aujourd'hui.

Au VII^e siècle, Méry n'est qu'une immense forêt de chênes et de châtaigniers appartenant à l'Abbaye de Saint Denis (ville actuelle de Saint-Denis). En 670, l'Abbé Charderic y fait bâtir le monastère de Vaux, dédié à Saint Denis et Saint Martin et en 862, un règlement permet aux moines d'utiliser « tout le bois dont ils ont besoin pour fabriquer les douves des tonneaux et barriques » qui contiendront le vin produit par les vignobles de l'Abbaye de Saint Denis.

Peu à peu le territoire du domaine s'étend, embrassant Sognolles, Labonneville, Vaux, Frépillon, Stors, Mériel, Mont-Arsy et Saucourt.

En 862, le nom de Méry apparaît sous la forme latine « madriacus », du latin « materia », qui signifie bois de construction et « ac », lieu, déformé en madéria, madria, madrier, merrain. « Merrain » désigne à cette époque soit le chêne, soit le châtaignier, utilisé tous deux pour la fabrication des douelles de tonneaux.

En 1100, Madriacus devient Mercium, Meriacum, puis Mairi au XIII^e siècle. Vers 1800, Napoléon fixe les noms des départements et l'orthographe des noms de villes. La terminaison en « i » devient alors « y », Méry est définitivement baptisée, comme d'autres villes axée comme elle sur le travail du bois et la fabrication des futs. Toutes situées à proximité d'une rivière, mode de transport privilégié pour les futs, chacune de ces communes portera le nom de sa rivière : Méry-sur-Marne, Méry-sur-Seine, Méry-sur-Cher, Méry-sur-Yonne et enfin Méry-sur-Oise.

La rue du Bac témoigne encore aujourd'hui des activités de passage entre les deux rives de l'Oise. L'exploitation de ce bac fut notamment la principale source de revenus de la famille Buffé sous Philippe-Auguste. Une activité qui ne cessera qu'avec la construction des ponts.

C'est au XII^e siècle, que le monastère, probablement déplacé à l'emplacement de l'actuel château deux siècles plus tôt, est abandonné par les moines et entre dans le domaine seigneurial de la famille de Buffé (Bouffé, Bouffémont), suivie par les familles de Dreux et de Milly. Au moment de la Guerre de Cent ans, le Seigneur, ruiné, est exproprié. Le domaine passe aux mains de Pierre d'Orgemont qui y fait construire en 1375, une « maison de campagne bien proportionnée pour la grandeur d'une personne de son rang » dont demeure une salle voûtée à pilier central. Il y reçoit Charles V, dont il est l'exécuteur testamentaire. Le roi y écrira quelques pages des Grandes Chroniques commencées par les moines de Saint Denis.

Les guerres de religion de la fin du XVI^e siècle entraîneront la ruine et l'abandon du domaine de Méry.

En 1583, Claude d'Orgemont, descendant de Pierre, remet le château au goût du jour par d'importants travaux et commande au sculpteur Matthieu Jacquet un portail de marbre aujourd'hui disparu. En 1589, après l'exécution de catholiques dans la cour du château par la Ligue, le domaine, ruinée par les guerres de religion, est abandonné pendant deux ans.

En 1597, Guillemette d'Orgemont épouse le Comte Antoine de Saint Chamans. Il fait modifier et rebâtir l'aile Sud et en partie l'aile Ouest, aménage une première galerie et fait décorer de fresque la pièce voûtée du rez-de-chaussée. Rallié à Henri IV après son abjuration, Antoine reçoit souvent le Bon Roi à Méry. Il fait décorer la salle de chasse par une représentation de Diane et de Vénus qui illustrent les charmes de deux sœurs, Gabrielle, maîtresse de Henri IV, et Angélique d'Estrées abbesse de Maubuisson courtisée par Antoine de Saint Chamans puis par le Bon Roi. Aujourd'hui encore, dans la zone industrielle de Saint-Ouen l'Aumône qui s'étend sur une partie de l'ancien domaine de Maubuisson, un lieu porte encore le nom de Vert Galant, rappelant l'endroit où Henri IV venait rencontrer ces dames...

À la génération suivante, vers 1650, Antoine II de Saint Chamans fait aménager la grande galerie, le vestibule et la façade Ouest.

À la fin du XVII^e siècle, François de Saint-Chamans puis sa veuve, font modifier le décor des façades et la grande galerie conférant au château son aspect classique. Chargé par Louis XIV de conduire Marie-Louise d'Orléans en Espagne, où elle doit épouser Charles II, François de Saint Chamans s'éprend de la jeune fille et est condamné à se retirer sur ses terres de Méry. Une sanction royale adoucie par la transformation du comté de Méry en marquisat en 1695. Une grande fête est alors organisée au moment de la Pentecôte, marquée par un grand marché le lundi de cette date anniversaire.

Au XVIII^e siècle, le domaine devenu dot de Pauline de Saint Chamans puis de sa fille, devient la propriété de Matthieu de Molé, Président du Parlement. Prenant exemple sur le travail de Le Nôtre à Versailles, il fait dessiner des jardins par Buffon dont nous pouvons encore admirer aujourd'hui quelques arbres majestueux. Mathieu de Molé modifie également la distribution intérieure du château ainsi que la décoration.

Sous la Terreur, François de Molé fils est exécuté et le domaine pillé puis placé sous la gestion des commissaires. Il sera restitué à sa fille, âgée de quatorze ans, qui épouse, en 1798, son oncle le Vicomte Pierre-Chrétien de Lamoignon. Celui-ci fait restructurer le parc par l'architecte Berthault.

Leur fille Louise épouse en 1823 le Comte Adolphe de Ségur et obtient, par autorisation royale de Louis XVIII, le droit de porter le double patronyme de Ségur-Lamoignon. Ils commandent en 1847 à L.S. Vaire de faire du parc un jardin à l'anglaise, à l'image du Bois de Boulogne. Le troisième fils de la Comtesse de Ségur, Edgar de Ségur-Lamoignon devient propriétaire du château où sa mère lui rendra de fréquentes visites et où elle a peut-être écrit quelques jolies pages des *Malheurs de Sophie* en puisant ses héros parmi les fermiers du château...

En 1940, le Roi d'Albanie et sa suite, chassés par les troupes de Mussolini, sont hébergés au château. Les Ségur-Lamoignon resteront propriétaires du domaine jusqu'en 1976, date à laquelle ils le vendent au Syndicat des communes de la banlieue de Paris pour les Eaux, en vue

de l'installation d'une usine hydraulique. La Compagnie Générale des Eaux est chargée de la restauration, de la conservation et de l'entretien du patrimoine historique du domaine de Méry.







Les moines de Saint Denis établissent un monastère à Méry dès le VI^e siècle. Les fondations de la première église de Méry sont construites en 862. C'était à l'origine une église cistercienne. Au XIII^e siècle, les moines abandonnent Méry ainsi que l'église.

En 1485, Charles d'Orgemont, Trésorier de France, fait relever l'église, ruinée pendant la guerre de Cent Ans (ne demeurent que le mur de chevet et les fonts baptismaux en pierre). Consacrée le dimanche 5 août 1487, elle est dédiée à Notre-Dame de Saint-Denis.

Au fur et à mesure de ses destructions, l'église est restaurée, souvent par des châtelains tels que Charles d'Orgemont, ou encore les Saint Chamans. Abîmée à l'époque de la Ligue et des guerres de religion, saccagée sous la Révolution, partiellement détruite par les bombardements d'avril 1944, elle est remaniée en 1897.

Mais les restaurations les plus importantes s'effectuent dans la deuxième moitié du XX^e siècle, après la Seconde Guerre mondiale. L'église est de style gothique, mais possède également des aspects de l'architecture de la Renaissance car elle a subi des restaurations durant cette période.











Il y avait du vin chaud et du chocolat !







Château de Méry



Mairie de Méry !











Mériel



POINT
SPOT 6

LES BERGES DE L'OISE THE BANKS OF THE OISE RIVER



Le petit Jean au bord de l'Oise (The young Jean on the banks of the Oise)

À Mériel, sur ces berges aujourd'hui sauvegardées, le petit Jean, futur second maître fusilier marin, eut ses premières expériences de navigation.

« Pas très loin de chez moi, il y avait le bac qui traversait l'Oise. Quand j'allais braconner au bord de l'eau, j'observais avec envie les mouvements du bac qui emmenait des gens sur l'autre rive, qui était pour moi une terre inconnue. Un jour, ayant chapardé à ma mère quelques sous sur les commissions qu'elle m'envoyait faire, je me suis

offert mon premier voyage, seul, à Auvers-sur-Oise, sur l'autre rive.

Ça m'a paru être une aventure au bout du monde. En allant traîner du côté du cimetière d'Auvers, j'ignorais évidemment qu'un certain Vincent Van Gogh – dont plus tard j'ai tant aimé les tableaux – y reposait. »

Le petit Jean ne se doutait pas davantage qu'un jour, on s'arrêterait aux lieux où Gabin a grandi comme on s'arrête à ceux où Van Gogh s'est éteint.





L'engagement

Lors de l'été 1942, la Grande prête son concours aux manifestations de soutien aux soldats ou à l'effort des ouvriers dans les chantiers navals qui construisent les *Liberty Ship*.

Jean l'accompagne mais ronge son frein en silence. Il se sent inutile et cette suspicion d'être un collabo le hante. Très fortement blessé par cette accusation, il souhaite prouver aux Américains et à lui-même, qu'il est un vrai patriote, un vrai amoureux de son pays. Et cette preuve, il n'y a que dans le combat qu'il peut la donner. Quel que soit le rôle qu'il pourra jouer à l'écran, il restera un planqué.

Il faut donc y aller à la Riflette !

Lors d'une cérémonie chez Douglas Fairbanks junior, Gabin et Charles Boyer auraient échangé :

« *Quand je pense qu'à cet instant, les Allemands parquent sur les Champs-Élysées. Je suis infiniment triste* ».

— « *Moi aussi* », dit Gabin, confortablement installé dans son fauteuil de cuir, « *ça me donne le bourdon* ».

— « *Que pouvons-nous faire pour le pays ?* » dit Charles Boyer.

Gabin se serait levé et en décollant dans sa cigarette de ses lèvres, aurait haussé lentement les épaules : « *C'est bien simple, on peut s'engager. Chez De Gaulle il y a des places pour nous !* »

Instructeur au Siroco

Siroco, c'est une île à trois quarts d'heure d'Alger, à la pointe nord-est du cap Matifou... Sur le site, des parcours d'entraînement et des pas de tirs pour diverses armes ont été installés dans une grande carrière... Le second maître gagne l'estime des jeunes recrues qu'ils instruit. A tous, il sait faire oublier le Gabin du cinéma pour être Moncorgé, un prof strict mais juste...

... Ici, les chambrées ont fait place à des dortoirs, il n'y a pas de lit de camp, pas de matelas, juste des hamacs. Dans cet antre, il rencontre le jeune Roland Lesaffre, qui jouera plus tard avec lui dans « *L'Air de Paris* » (Marcel Carné, 1954).

« D'abord, explique Lesaffre, je ne savais pas qui était ce Moncorgé. Alors les copains m'ont dit : « Gabin, voyons ! *Pépé le Moko* ».

Jean Gabin

La guerre, c'est pas du cinéma !

Extraits du livre de Patrick Glâtre

Préface de Mathias Moncorgé

Papa parlait très peu de son engagement dans la guerre. Comme tous les vétérans d'ailleurs. Si on ne lui demandait rien, il ne disait rien non plus. C'est son biographe et ami André Brunelin qui, le premier, m'a parlé de cet engagement. C'était dans les années quatre-vingt-dix. Il m'a dit : « Tu sais, ton père a fait quelque chose que beaucoup de gens n'ont pas fait. Il s'est battu pendant la guerre. » Même quand ils se sont revus, avec son ancien supérieur, l'amiral Gélinet, et qu'ils sont devenus amis, ils n'en parlaient jamais. La seule chose qu'il racontait, c'est qu'il avait été marqué pendant la guerre par l'âge des soldats allemands qu'il croisait sur le bord des routes, en Allemagne. Les mêmes ne savaient pas où ils habitaient. Ils avaient été endoctrinés si jeunes.

Ses affaires de la guerre étaient entreposées dans une malle, au sous-sol de la grande maison à la Pichonnière. Une grande pièce où Maman entreposait toutes les malles. Il y avait quatre ou cinq caisses en osier, sa malle Louis Vuitton et les valises. Pour moi, aller à la cave, c'était comme entrer dans la caverne d'Ali Baba. Un jour, j'avais 7-8 ans, j'ai ouvert cette malle et je suis tombé sur ses fringues de guerre. Je les ai prises avec d'autres trucs comme son revolver Remington, la dague qu'il avait piquée à un officier allemand et un drapeau nazi. Je les ai remontés et lui ai demandé : « C'est quoi tout ça ? » Papa ne voulait pas que je mette mon nez là-dedans, et il a dû faire brûler le drapeau car je ne l'ai jamais revu...

« Et toi, qu'est-ce que tu faisais à la Libé ?
- Oh, moi, j'étais sur les plages... »

Cette réponse évasive à la question d'Alfred Adam, écrite par Michel Audiard pour Jean Gabin dans « *Sous le signe du faureau* » (Gilles Grangier, 1969), est significative. Elle témoigne avant tout de la discrétion de ce Normand d'adoption quant à son engagement pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est ainsi que, près de cinquante ans après sa mort, et près de quatre-vingts ans après la Libération, cette période de sa vie reste méconnue du grand public. Tout a commencé par une mobilisation à l'automne 1939, à la base navale de Cherbourg. S'ensuivront une fuite vers les Etats-Unis, une idylle avec la mythique Mariène Dietrich entrecoupée de deux tournages, une bataille mémorable au large de l'Afrique du Nord, un rôle d'instructeur puis de chef de char dans la glorieuse division Leclerc... Un périple qui s'achèvera au sommet de l'Obersalzberg, le nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden. Une histoire digne des plus beaux scénarios hollywoodiens et pourtant bien réelle.



Jean Moncorgé, instructeur du cinéma, en uniforme, sur la plage aux côtés de Jean Gabin dans l'adaptation cinématographique du livre.



Jean Gabin et son père.



Jean Gabin en costume, debout sur une plage.



Jean Gabin en costume, debout sur une plage.





Maison d'enfance de Jean Gabin rachetée par sa sœur qui y vécut jusqu'en 1970



Gare de Mériel

POINT
SPOT **1**

MAISON DE JEAN GABIN (CÔTÉ GARE) JEAN GABIN'S HOUSE (STATION SIDE)



Jean Gabin in the courtyard of his house / Jean in the courtyard of the house

C'est à Paris, le 17 mai 1904, que naît Jean Gabin. Mais c'est à Mériel, où sa mère le ramène quelques heures plus tard, qu'il vit son enfance et son adolescence : dans cette maison, achetée par ses parents au début du siècle, et que Madeleine, sœur aînée de Jean, habita jusqu'à sa mort en 1970.

De la fenêtre de sa chambre, sous les combles, il observe le va-et-vient des trains : « les locos manœuvraient longtemps en gare de Mériel et je pouvais à loisir les admirer.

J'enviais surtout les gars qui les faisaient marcher. Mon grand-père maternel, Louis Petit, était mécanicien-monteur de locomotives à la Maison Cail, et quand il venait nous rendre visite, je me faisais expliquer par lui comment fonctionnaient ces belles machines qui m'attiraient tant. C'est à lui que j'ai confié pour la première fois mon désir de devenir, quand je serais grand, mécanicien de locomotives. »

Un rêve que Jean Gabin réalisera plus tard... en 1938, dans *La Bête Humaine* de Jean Renoir.





La ligne Chauvineau est un ensemble de fortifications destiné à la défense de Paris et dont la construction a débuté juste avant la Seconde Guerre mondiale. Cette ligne se déploie en arc de cercle autour de Paris, sur une longueur de 130 km . Étudiée dès 1931 mais commencée qu'en 1939, sa réalisation fut trop tardive et trop sommaire pour avoir un quelconque rôle en 1940.

À la déclaration de guerre, pris de doutes, l'État-major s'inquiète en effet de la vulnérabilité des défenses du nord de la France, et une note du 26 juillet 1939 du même général Billotte précise le rôle et l'urgence des travaux.

En septembre 1939 les études sont reprises et les travaux démarrent sous la direction du général Chauvineau. Les travaux sont découpés suivant trois niveaux d'urgence :

1. Amorcer la position en organisant des mûles de résistance aux trouées les plus exposées (trouées de Crépy-en-Valois et de Betz, plateaux entre le Grand Morin et le bois Sud de Nangis ainsi qu'entre le Grand Morin et la vallée de Oise et de l'Ourcq
2. Réaliser un obstacle antichar continu sur tout le front, en privilégiant la position au sud de l'Oise puis celle au nord de l'Oise.
3. Assurer la continuité de la défense et donner de la profondeur.

L'approche des Allemands au début de juin 1940 stoppe définitivement les travaux.

La Ligne était essentiellement vue comme une ligne de défense antichar susceptible d'arrêter des engins motorisés et de couvrir Paris. Se déployant finalement sur une longueur de 130 km suivant un demi-cercle protégeant le nord de Paris.



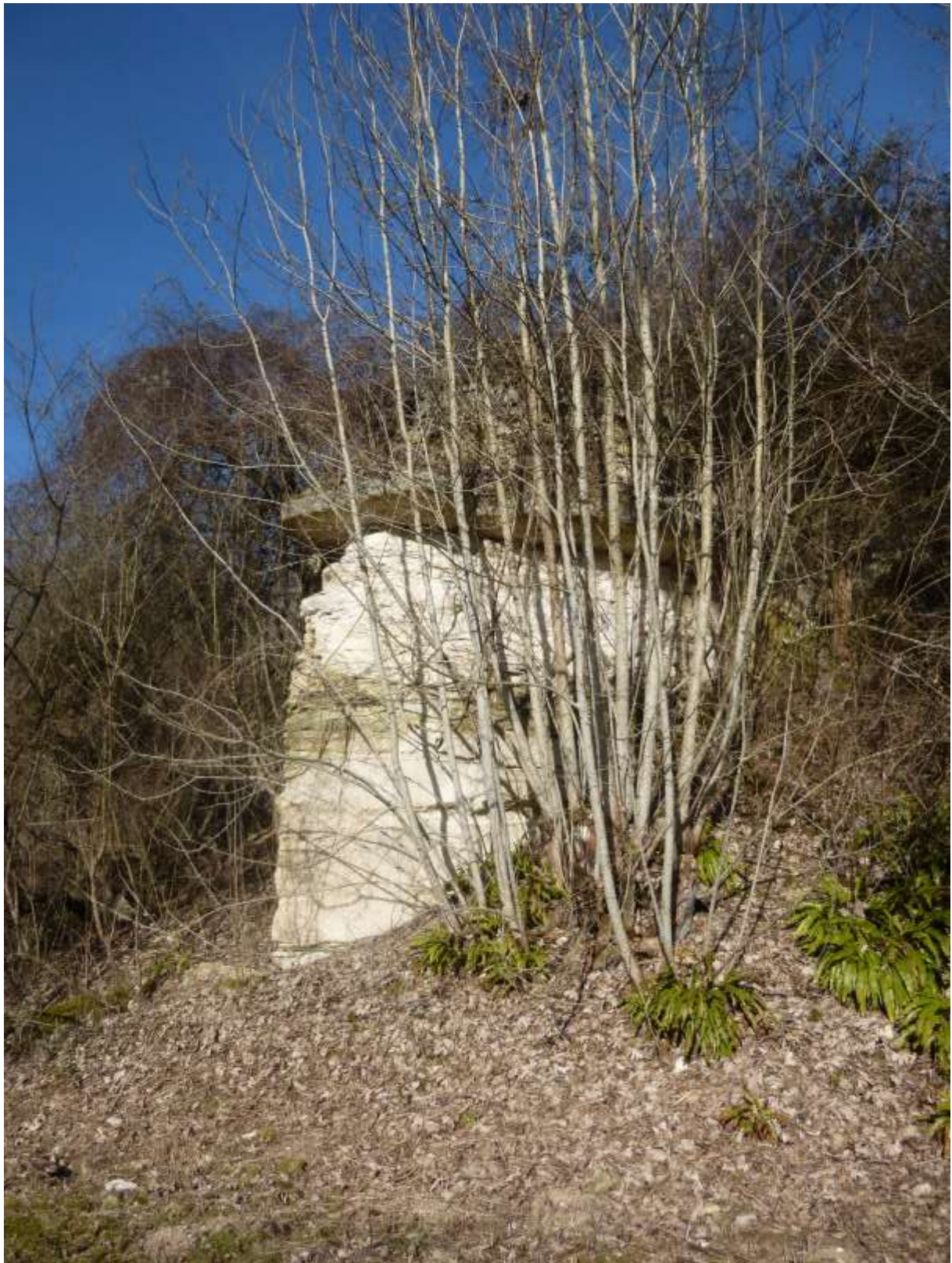
L'abbaye Notre-Dame du Val est une ancienne abbaye cistercienne datant de 1125. Elle est la plus ancienne fondation cistercienne d'Île-de-France, bâtie plus d'un siècle avant les abbayes voisines de Royaumont et de Maubuisson.

Devenue carrière de pierres et ruinée en 1822 puis en 1845, il en subsiste aujourd'hui plusieurs bâtiments dont un des plus beaux dortoirs monastiques médiévaux de France. Un grand nombre de personnalités du Moyen Âge y ont été enterrées : chevaliers, évêques, chanoines, connétables et leurs épouses.

L'abbaye du Val est classée monument historique depuis 1947 pour le bâtiment des moines, et depuis 1965 pour les autres corps de bâtiment. Le domaine d'une superficie de cent-vingt hectares à l'orée de la forêt de L'Isle-Adam constitue un site inscrit depuis 1950. Depuis les années 50, le site sert de lieux de tournage pour des clips musicaux et des films. En 1989 est fondée l'association « Les Amis de l'Abbaye Notre-Dame du Val » qui a pour but d'étudier l'histoire du lieu, faire revivre une activité culturelle, restaurer et entretenir le site.









Les traces les plus anciennes de la présence de carrières sur Mériel remontent au début du XII^e siècle.

C'est en effet à cette époque que les moines cisterciens venant de l'abbaye de la Cour-Dieu s'installent sur le territoire de Mériel, au lieu-dit le Val. Ils ouvrent deux carrières afin de construire leur monastère. Au fil du temps, ils utilisent plusieurs autres carrières importantes situées sur L'Isle-Adam et Villiers-Adam.

En 1791, Louis Volant possède une carrière au Clos-des-Cheronnets. Ce lieu-dit se trouve au centre de Mériel, près du Bel-Air à l'emplacement des actuels ateliers municipaux. En 1826, plusieurs carriers se partagent le site : François Gobet dit Cadet, les héritiers de Guillaume Léchaugnette, Roch, Denis Gobet et François Sénélier, de L'Isle-Adam.

En 1869, les carriers Béliet et Quesnel demandent l'autorisation de construire un chemin de fer pour leur permettre d'évacuer la pierre extraite de leurs carrières situées près du viaduc. Ce chemin de fer, dit chemin de fer américain, sera par la suite appelé chemin de fer du ru. Il empruntait l'actuelle rue du Bac où se trouvait un port à pierres sur la berge de l'Oise permettant ainsi le transport par péniche. Au débouché de la rue du Port sur l'Oise se trouvait également une aire de chargement de pierre sur les péniches.

En 1900, les trois carrières de Mériel occupent 25 hectares et produisent de 20 à 25 mètres cube de pierre par an. Il existe d'ailleurs à cette époque une société de secours mutuels des carriers pour Mériel et Méry-sur-Oise.

En 1911, la Compagnie Civet-Pommier est autorisée à construire un passage souterrain sous le chemin rural n°12 allant de Méry à Villiers-Adam pour l'extraction des pierres de sa carrière dont les galeries se développent sous le territoire de Mériel. Quand l'activité des carrières a cessé, ces dernières ont été utilisées comme champignonnières, puis abandonnées.







Marais de Mériel

Le Marais de Stors est aussi un lieu chargé d'histoire : l'installation de l'abbaye Notre-Dame du Val, au XII^{ème} siècle, a conduit à l'aménagement des étangs du domaine, permettant aux moines cisterciens de pratiquer la pisciculture. Au début du XX^{ème} siècle, le marais a été partiellement drainé pour créer des prairies, avant d'être laissé à l'abandon à la fin des années 1970. Trente ans plus tard, Île-de-France Nature a acquis cet espace naturel régional pour le compte de la Région et, depuis, restaure progressivement le site (habitats, circulation d'eau...) pour lui redonner son éclat.



L'Isle-Adam



Château de Stors

Les premiers seigneurs de Stors identifiés remontent à la fin du 14e siècle.

Différents seigneurs vont se succéder jusqu'à ce que le 26 juillet 1746, le prince Louis-François de Bourbon-Conti rachète ce domaine pour en faire une résidence pour ses invités.

Par la suite, il va passer entre les mains d'autres propriétaires dont le marquis de Montebello. En août 1944, il sera en partie détruit par une bombe.



Cette demeure située entre la rivière Oise et la forêt a été édifiée aux alentours de 1718. Racheté en 1746 par le prince de Condé, qui veut alors agrandir son domaine de L'Isle-Adam, le château est embelli et agrémenté d'un jardin à la mode. Le prince loge ici ses maîtresses successives.

Confisqué à la Révolution française, il passera ensuite de main en main. En juillet et août 1944, la zone de L'Isle-Adam subit des bombardements intenses des forces alliées. La Résistance a en effet signalé à Londres l'existence ici, à l'Isle-Adam, d'un camp de munitions avec des éléments de missiles allemands V1. L'aile gauche du château de Stors se retrouve éventrée sous les obus.

Lorsqu'en 1999, Laurence et Luc Capdevielle rachètent l'édifice, rien n'a changé depuis la guerre. Le couple de passionnés entreprend de restaurer l'édifice de ses mains. La cuisine est refaite ainsi qu'une pièce du rez-de-chaussée, la seule dont les décors d'origine (en plâtre) n'avaient pas été volés.

Grâce à des dons extérieurs et au soutien de bénévoles, la chapelle Marie-Madeleine (dont la construction remonte à 1291), a aussi pu être restaurée ainsi qu'une partie des jardins. Mais les Capdevielle ont donc fini par mettre le domaine en vente.

Deviendra-t-il un hôtel, une résidence particulière ou autre chose encore ? Impossible de le savoir pour le moment. Mais les prémices du projet porté par la princesse du Qatar ont de quoi faire rêver. La nouvelle propriétaire ambitionnerait de restaurer le monument en le reconstruisant tel qu'il était avant la guerre. Un véritable défi lorsque l'on connaît l'état de cet édifice...





Retour à Mériel

